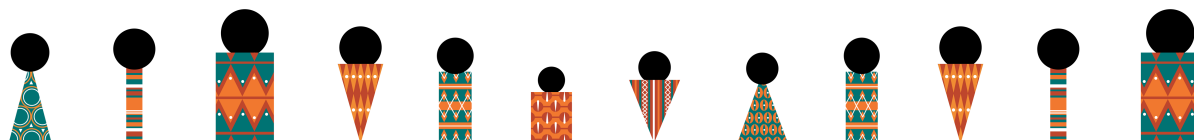




Symposium Interbiblio du 5.11.2022

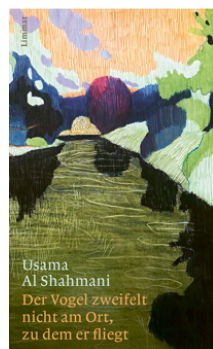
Quand il y a de «bonnes» et de «mauvaises» cultures : les hiérarchies dans le paysage socioculturel



Comme toutes les histoires, bonnes ou mauvaises, celle-ci est très subjective. Toute ressemblance avec des personnes vivantes est tout à fait intentionnelle, mais ne rendez pas ces personnes responsables de mes propos.

Une journée typique de novembre à Berne Bümpliz. J'ai froid et j'attends avec impatience le symposium d'Interbiblio, même si je n'ai toujours pas compris exactement ce qui différencie la glottophobie du racisme. J'espère être plus intelligente ce soir. Ou quelque chose comme ça.

Ilena Spineda et Cristina Vega, les deux directrices d'Interbiblio, animent ensemble le symposium. J'espère vraiment que le public se rendra compte du soin qu'elles ont apporté à leur préparation et du courage qu'il faut pour monter sur scène, même sans être sous les feux de la rampe. Elles se relaient, parlent français et allemand, comme il se doit pour un symposium suisse. J'apprends qu'un seul mot prononcé dans le «mauvais» accent peut signifier une condamnation à mort. Pas seulement il y a 2000 ans, mais aussi aujourd'hui. Cela me choque. Peut-être que je commence à comprendre la portée de la glottophobie? En arrière-plan, deux interprètes traduisent simultanément. Ils ont toute mon admiration. Je ne pourrais jamais faire ça. Jamais de la vie.



Le programme est très prometteur. Il commence par un atelier. Je retrouve donc mes manches. Et je réalise rapidement que je me suis laissé abuser par ce seul mot. Il faut toujours lire ce qui est écrit en petits caractères : *Mélange de lecture, d'exposé et de discussion*. Je vois Usama Al Shahmani, écrivain et traducteur, et je lui mets le micro mains libres du mieux que je peux. Vous connaissez ça ? Cinquante personnes attendent avec impatience que quelque chose commence et quelques personnes à la tête rouge se battent avec la technique. J'y renonce rapidement et je

mets le micro à la main d'Usama Al Shahmani. Et il se lance. Il nous raconte la difficile partie de son histoire de réfugié, lit longuement et avec énergie des passages de son livre. L'homme est, comme Giacomo Casanova, l'une des rares personnes à ne pas avoir écrit dans sa langue maternelle. J'imagine que c'est très difficile. Heureusement, l'œuvre d'Usama ne fait pas 13'000 pages comme l'autobiographie de Giacomo Casanova, qui d'ailleurs n'est pas du tout... . Mais stop, ceci est une autre histoire. Puis Al Shahmani commence à parler, il pose des questions qui divisent les gens dans la salle. Pour la première fois, je vois la salle bouillonner lors d'une journée Interbiblio, les prises de parole sont déterminées et combatives. Je me jette dans le tumulte de la discussion et je trouve l'ambiance tout à fait super. Ensuite, il y a la première pause.



Assimina Gouma fait son entrée. Et comment ! C'est un plaisir de l'écouter aborder son thème : multilinguisme entre «good and bad diversity » avec tant de nuances. Elle pose la

Sprachliche Diversität

Für mehr „Diversität“ zu sein, gehört zum guten Ton.
Migrantische Sprachen, Akzente etc. gelten jedoch häufig als Misstöne.

Linguizismus: Negative Erfahrungen aufgrund des sprachlichen Repertoires.

Auch Sprecher*innen von lokalen Dialekte und Varietäten der deutschen Standardsprache mach(t)en nicht nur positive Erfahrungen.

Verwertbarkeit: Was ist der Wert der Mehrsprachigkeit? Sprachenvielfalt wird oft als „Ressource“ und „Gewinn“ gesehen.

Sprachhierarchien: Anerkennung vor allem für koloniale Sprachen wie Englisch, Französisch, Spanisch etc.

Sie sprechen aber gut!
Quelle: migrantas

question : pourquoi la reconnaissance de la diversité ne contribue que peu ou pas du tout à la justice sociale ? Assimina Gouma s'exprime parfaitement, sa technique de présentation est rodée. Et puis son merveilleux accent autrichien, si sympa. Je pense que je fais là de la glottophobie active, que j'associe manifestement son accent à une "bonne" culture. Mais j'apprends que la glottophobie est une dévalorisation et une sanction d'une langue, des variantes

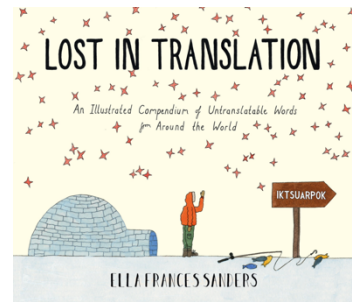
linguistiques et de leurs locuteur-trice-s. Si je valorise un dialecte pour moi, je ne suis peut-être pas si mauvaise? La valorisation n'est pas un problème, la dévalorisation oui. Mais ne s'agit-il pas des deux faces d'une même médaille ?

Elle nous parle du *hype* pour la diversité. Cela me rassure. Peut-être que j'appartiens simplement à la grande masse de gauche qui crie haut et fort à la diversité, mais qui réagit, complètement dépassée et légèrement agacée, lorsqu'elle doit s'adresser correctement à des personnes non binaires.

Assimina Gouma nous plonge dans la question "qu'est-ce qui nous tient ensemble en tant que société ?" Hmm, bonne question, j'arrête de consommer et commence à réfléchir. Les concepts de diversité ne le sont pas, ils ne sont tout simplement pas assez "sexy" - comme

dirait l'informaticien. En revanche, le nationalisme et les "cultures directrices" sont des récits puissants. Merda.

Irène Zingg a choisi un beau titre pour son exposé sur la gestion consciente du plurilinguisme dans la bibliothèque interculturelle : "Les bonnes dans le pot, les mauvaises dans votre jabot". Elle montre très bien à quel point des notions spéciales ancrées dans la culture sont intraduisibles. Je me souviens du *Kabelsalat* (la salade de câbles) et de la *saudade*. Le *Kabelsalat*, je sais comment le faire, je m'y connais. Mais la *saudade*, je ne l'ai jamais vraiment comprise. Il faudrait probablement que je sois brésilienne.



Connaissez-vous Bienne, la ville bilingue ? Grosse erreur, Bienne n'est pas bilingue, mais multilingue : une superdiversité linguistique. L'allemand et le français comme première langue à l'école ne sont même pas parlés par la moitié de la population. Et à Berne, il y a une école où l'allemand est parlé par une petite minorité. L'albanais y est de loin la première langue la plus fréquente.

J'ai appris que sous le colonialisme, l'oppression était légitimée par des critères de différenciation linguistique. Et ça, de manière "scientifique". La langue, c'est le pouvoir. La glottophobie est le mécanisme qui abuse des différences linguistiques pour exclure des personnes de la société. Dans ce contexte, il peut arriver que l'on interdise de parler une langue première. C'est encore le cas aujourd'hui, par exemple lorsqu'il est interdit de parler une autre langue que le français dans la cour de récréation d'une école.

Comme Assimina Gouma, Irène Zingg, elle aussi, aime la discussion critique au sujet de la glottophobie. Je suis enthousiasmée par les deux conférencières, j'aime les débats critiques. Quand les choses sont vues sous plusieurs angles, cela devient vraiment passionnant.

Brikela Andrea n'est pas une conférencière. Mais elle est tout aussi géniale. On peut lire son histoire de migration en ligne. Une de ses phrases m'a touchée : "Sans langue, sans emploi, sans argent propre et sans ami·e, je me sentais déconnectée et sans valeur". Aujourd'hui, Brikela Andra nous sourit - comme toujours. Elle a fait son chemin et est heureusement membre du comité d'Interbiblio. Une organisatrice douée, qui, avec ses femmes assidues, nous prépare à nouveau de merveilleux repas. Merci Brikela !



Après le repas, tout le monde est claqué.

Mais Edina Krompák y a pensé. Elle introduit brièvement son sujet du *Linguistic Landscape*. Elle commence par les panneaux de bienvenue dans de nombreuses langues, que vous avez certainement déjà vus. Edina Krompák attire notre attention sur le fait que la conception peut être très différente : Quelle langue est au

centre ? Laquelle a une couleur voyante ? Laquelle est représentée en grand, laquelle en petit ? Je n'avais jamais vu cela de cette manière et je me demande ce que cela pourrait nous dire.

J'ai appris que *Linguistic Landscape* étudie la visibilité et la perception de l'écriture dans l'espace public. Il ne s'agit pas seulement d'enseignes et de graffitis, mais aussi de T-shirts et tatouages, et bien plus encore.

Le paysage linguistique d'une ville me dit immédiatement où je me trouve dans le monde (pour moi, au moins dans quel pays d'Europe) et quelle langue on y parle. Mais il indique aussi la culture, certaines coutumes et les modes d'expression. Elle me montre comment je dois me comporter, ce que je peux me permettre et surtout ce qui est interdit.

En route pour l'*Actionbound*. Là aussi, c'est un nouveau mot que j'ai appris lors de la journée. Avant, cela s'appelait la chasse au trésor - mais le téléphone portable n'existait pas encore.

Le groupe des paresseux·euses est resté dans la salle de réunion et a discuté du paysage linguistique dans les bibliothèques - tout à fait en dehors des livres. Mais ce groupe n'a pas pu rester paresseux, car ensuite il y a eu l'échange. J'ai séché l'*Actionbound* et manqué toutes les interactions passionnantes et amusantes qui se produisent inévitablement lors d'un tel *Actionbound*.

Pour finir, Letizia Fontana, Sylvia Joss et Ilana Spinedi ont présenté le jeu PareAnaga. Pour moi, ce mot est un virelangue, pour d'autres, il s'agit peut-être d'une jolie mélodie. Mais attention, PareAnaga n'est pas qu'un mot : "Parea" est un mot grec qui décrit la réunion d'amis·es qui partagent des expériences de vie, des valeurs et des idées. Et "Anaga" est un mot somalien qui signifie "nous". Ces deux termes décrivent parfaitement l'objectif du jeu : la création d'un lien, d'un "nouveau nous", ainsi que le partage des expériences et des souvenirs de chaque joueur·euse. La fusion des deux mots en un seul nous rappelle en outre que les langues changent et qu'il est possible de jouer avec elles et de créer ainsi des liens.



Donc...jouons !

Fabienne Vocat, membre du comité d'Interbiblio, Décembre 2022